

ISSN : 2518 - 4237

LONGBOWU

**Revue des Langues, Lettres et Sciences
de l'Homme et de la Société**



Faculté des Lettres et
Sciences Humaines



Université de Kara

Numéro 003 Juin 2017

LONGBOWU

Revue des Langues, Lettres et Sciences de l'Homme et de la Société

Juin 2017

Faculté des Lettres et
Sciences Humaines



Université de Kara

LONGBOWU

**Revue des Langues, Lettres et Sciences
de l'Homme et de la Société**

En couverture, photo d'un grenier
traditionnel kabiye prise au « musée
de Yadè », « Kabiye sɔsaa ɖiwa »

ADMINISTRATION DE LA REVUE

COMITE DE REDACTION

Directeur Scientifique : Akoété AMOUZOU, *Professeur Titulaire*

Directeur de publication : Nakpane LABANTE, *Maître de Conférences*

Rédacteur en Chef : Tchaa PALI, *Maître de Conférences*

Coordinateurs de publication : Assogba GUEZERE, *Maître de Conférences* et Boussanlègue TCHABLE, *Maître de Conférences*

Secrétaire : Essonam BINI, *Maître-Assistant*

Assistants à la rédaction : Kokou TCHALLA, *Maître-Assistant* et Komlanvi NABIOUWENAM, *Secrétaire d'administration*

COMITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Pr Yaovi AKAKPO (Université de Lomé)

Pr Komi. KOSSI-TITRIKOU (Université de Lomé)

Pr Kodjona KADANGA (Université de Lomé)

Pr Komlan NUBOUKPO (Université de Lomé)

Pr Badjow TCHAM (Université de Lomé)

Pr Koffi AKIBODE (Université de Lomé)

Pr Akoété AMOUZOU (Université de Kara)

Pr Abou NAPON (Université de Ouagadougou)

Pr Koffiwaï GBATI (Université de Lomé)

Pr Tamasse DANIOUE (Université de Lomé)

Pr Hugues MOUCKAGA (Université Oumar Bongo de Libreville)

Pr Alou KEITA (Université de Ouagadougou)

Pr Atafeï PEWISSI (Université de Lomé)

Pr Komlan E. ESSIZEWA (Université de Lomé)

Pr Musanji NGALASSO-MWATA (Université Bordeaux Montaigne)

Pr Hounkpati B. C. KAKPO (Université d'Abomey-Calavi)

Pr Flavien GBETO (Université d'Abomey-Calavi)

Pr Momar CISSE (Université Cheikh Anta Diop)

Pr Mahougnon KAKPO (Université d'Abomey-Calavi)

Pr Kokou E. PERE-KEWEZIMA (Université de Lomé)

Pr Issa TAKASSI (Université de Lomé)

Pr Alpha BARRY (Université Bordeaux Montaigne)

M. Moustapha GOMGNIMBOU, Directeur de Recherche
(CNRST)

Pr Ousseynou FAYE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Pr M. BANTENGA (Université de Ouagadougou)

COMITE DE LECTURE

Pr Akoété AMOUZOU (Université de Kara), Pr Koffiwaï GBATI (Université de Lomé), Pr Tamasse DANIOUE (Université de Lomé), Pr Atafeï PEWISSI (Université de Lomé), Pr Komlan E. ESSIZEWA (Université de Lomé), Pr Mahougnon KAKPO (Université d'Abomey-Calavi), Pr Kokou E. PERE-KEWEZIMA (Université de Lomé), Pr Alpha BARRY (Université Bordeaux Montaigne), Pr E. ASSIMA-KPATCHA (Université de Lomé) ; Pr N.A. GOEH-AKUE (Université de Lomé) ; M. Kossi BADAMELI, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Padabo KADOUZA, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Komlan KOUZAN, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Laré KANTCHOA, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. KAMMAMPOAL Bawa, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Nakpane LABANTE, Maître de Conférences (Université de Kara), Mme Kuwèdaten NAPALA, Maître de Conférences (Université de Kara) ; Mme Balaïbaou KASSAN, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Assogba GUEZERE, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Komi KPATCHA, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Koffi SOSSOU, Maître de Conférences ; M. Bammoy NABE, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Boussanlègue TCHABLE, Maître de Conférences (Université de Kara) ; M. Tchaa PALI, Maître de Conférences (Université de Kara) ; Paboussoum PARI, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; Martin Minlipe GANGUE, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; M. Ali Pitaloumani GNAKOU, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; Mme Kouméalo ANATE, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; M. Essohanam BATCHANA, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; Kokou GBEMOU, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; M. Séna AKAKPO- NUMADO, Maître de Conférences (Université de Lomé) ; M. A. AWESSO, Maître de Conférences (Université de Lomé).

SOMMAIRE

ADMINISTRATION DE LA REVUE	3
SOMMAIRE	5
LIGNE EDITORIALE	7
SYNTHESE DES ARTICLES	13
 LANGUES ET LETTRES	 15
L'image de soi dans le discours : le cas du president de la republique de cote d'ivoire dans le discours referendaire d'octobre 2016	
KOUASSI N'Dri Maurice	17
Typologie du système numéral de la langue dan : cas des dialectes dan de man	
GONDO Bleu Gildas	39
De la pertinence des variables linguistiques pour l'étude de la variation diatopique et diaphasique du français parle au Bénin	
ADJERAN Moufoutaou	59
Morphophonologie de l'archi-nasale /N_/ en agni indenie	
ASSANVO Amoikon Dyhie, KOSSONOU Kouabena Théodore, SIB Sié Justin	75
Morphologie et sémantique des déverbaux en koulango et en sénoufo	
KRA Kouakou Appoh Enoc, YÉO Kanabein Oumar	91
Le discours funéraire baoulé : un cas de polyphonie discursive	
BEUSEIZE André-Marie	105
La focalisation en bété: quels rapports avec la relative et la question partielle ?	
KIPRE Blé François	119
 SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIETE	 137
Les enjeux socio-économiques des conflits entre acteurs privés et publics dans la gestion du foncier et la production de l'espace urbain togolais	
GUEZERE Assogba	139
Les inondations à Lomé et leur incidence sur les enjeux de développement	
ATCHOLE Eyanah	165
Contestation de la taxe de développement communal à Ouagadougou : la gouvernance parallèle en question	
SORY Issa	183

Implantation des boutiques de quartiers dans les extensions urbaines de DALOA	
BOLOU Gbitry Abel, KOUAME Kouadio Arnllaud, ALOKO-N'GUESSAN Jérôme.....	211
Les cases des cranes dans les chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun : entre lieux de culte et lieux de mémoire	
TAGUE KAKEU Alexis.....	229
« Attentat de Sarakawa » et instauration du septième jour (<i>Sarakaway</i>) en pays kabiyè (1974-1981) : causes, impacts politique et socioculturel	251
TCHANGAI Bassa Esso.....	
Analyse critique de « l'appréciation duvalienne » sur le retour des militaires camerounais de la <i>Schultztruppe</i> de Fernando Po au Cameroun français (1915-1920)	
WANYAKA BONGUEN O. Virginie.....	277
La question de l'esclavage et de la traite négrière dans le royaume anoufo de Sansanné-Mango (xvii ^e -xix ^e siècle)	
DIPO Ilaboti.....	301
Dynamique urbaine et développement durable : quels défis pour la promotion des énergies culinaires de substitution au Togo?	
OURO BITASSE Eralakaza.....	319
Crise du militantisme des partis politiques au Togo	
ADJETA Essossinam.....	341
Mise en œuvre de la phase II du projet Ziga à Ouagadougou : impacts des travaux de réalisation sur la population	
COMPAORE Nadège Epse BAMBARA.....	361
Enjeux et perceptions de la féminisation de l'armée togolaise dans la ville de Lomé	
MAGNETINE Assindah.....	377
Le contraste nation-ethnie en Afrique et le défi de la citoyenneté	
ALOSSE Charles-Grégoire Dotsè.....	397
L'inhabilité « du contingent du maintien de la paix » dans la résorption de la violence en République Centrafricaine	
VAÏDJIKÉ Dieudonné.....	415

LIGNE EDITORIALE

Lɔŋgbowu est une revue à parution semestrielle de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Kara. Elle publie les articles des domaines des langues, des lettres, des sciences de l'homme et de la société. Les textes doivent tenir compte de l'évolution des disciplines couvertes et respecter la ligne éditoriale de la revue. Ils doivent en outre être originaux et n'avoir pas fait l'objet d'une acceptation pour publication dans une autre revue à comité de lecture.

Les articles soumis à la revue *Lɔŋgbowu* sont anonymement instruits par deux évaluateurs. En fonction des avis de ces deux instructeurs, le comité de rédaction décide de la publication de l'article soumis, de son rejet ou alors demande à l'auteur de le réviser en vue de son éventuelle publication.

Les articles à soumettre à la revue doivent être conformes aux normes ci-dessous décrites.

PRESENTATION GENERALE DES MANUSCRITS

Chaque projet d'article doit être envoyé sous la forme d'un document Word d'un maximum de 50 000 signes (espaces et notes comprises), police Times News Roman, taille (12 pour le corps de texte, 10 pour les notes de bas de page et 11 pour les citations détachées du texte), interligne 1,5, avec la mise en forme la plus simple possible (pas de styles, de puces ou de retraits, mais des alinéas (1 cm à gauche, et 0 cm à droite) au début de chaque paragraphe).

L'ordre logique du texte doit respecter le canevas suivant :

- ✓ un titre bref et évocateur ;
- ✓ une signature comportant le(s) nom(s) de(s) l'auteur(s) en majuscules et le ou les prénoms en minuscules avec une initiale majuscule, le nom et l'adresse complète de l'institution d'attache, le courriel et le téléphone de l'auteur présenté avec l'indicatif international ;
- ✓ un résumé en français et en anglais de 10 lignes au maximum ;
- ✓ un minimum de trois et un maximum de cinq mots clés ;
- ✓ une introduction ;
- ✓ un développement ;
- ✓ une conclusion ;
- ✓ une partie sources et bibliographie.

Les articulations du développement du texte sont à titrer et/ou à sous-titrer de la façon suivante :

1. pour le titre de la première section ;
 - 1.1. pour le sous-titre de la première sous-section ;
 - 1.2. etc.
2. pour le titre de la deuxième section ;
 - 2.1. pour le sous-titre de la deuxième sous-section ;
 - 2.2. etc.

Les sous-sous-titres sont à éviter autant que possible.

La conclusion doit être brève et insister sur les résultats et l'apport original de la recherche.

Les langues de publication de la revue sont le français et l'anglais. La publication d'un texte en une langue autre que le français et l'anglais est soumise à l'autorisation exceptionnelle de l'administration de la revue. Les termes étrangers au français et à l'anglais sont en italique et sans guillemets.

La revue s'interdit l'usage du soulignement qui est remplacé par la mise en italique.

La présentation des figures, cartes, graphiques, ... doit respecter le miroir de la revue qui est de 16x24. Ces documents doivent porter la mention de la source, de l'année et de l'échelle (pour les cartes).

Pour les citations, utiliser les guillemets français suivis ou précédés d'un espace insécable « », et les guillemets anglais simples pour les citations à l'intérieur de citations ''.

Lorsqu'une citation dépasse quatre lignes, il faut la détacher du corps de texte. Dans ce cas, elle n'est ni précédée, ni suivie de guillemets. L'interligne est simple et la taille de la citation est de 11.

Les appels de notes sont des chiffres arabes en exposant, sans parenthèses, placés avant la ponctuation et à l'extérieur des guillemets pour les citations.

PRESENTATION DES SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

La référence bibliographique adoptée est celle intégrée au texte. Elle se présente comme suit : (nom de l'auteur avec une initiale en majuscule, virgule, année de publication (deux points) : page à laquelle l'information a été prise).

Ex : (Piaget, 1998 : 15).

Dans la rubrique sources et bibliographie, les sources consisteront à montrer, d'une façon détaillée, les sources orales et autres documents primaires ou de première main consultés et/ou cités. Elles sont à présenter comme suit :

- pour les sources orales : dans l'ordre alphabétique des noms des informateurs, dans un tableau comportant un numéro d'ordre, nom et prénom des informateurs, la date et le lieu de l'entretien, la qualité et la profession des informateurs, leur âge ou leur date de naissance.
- pour les archives, il convient de mentionner en toutes lettres, à la première occurrence, le lieu de conservation des documents suivi de l'abréviation entre parenthèses. C'est l'abréviation qui est utilisée dans les occurrences suivantes :
Ex. : Lomé, Archives nationales du Togo (A.N.T.), 2APA, dossier 1 : Anecho 1875–1913 et 1913-1934.
Ne pas oublier de préciser la cote et la pagination des documents cités (fol. pour les documents manuscrits).

Pour les autres cas, merci de respecter les modèles suivants :

Ouvrages

Rawls J., 1987, *Théorie de la justice*. Paris, Seuil.

Lehmann Ch., 1995, *Thoughts on Grammaticalization*.
Munich-Newcastle; Lincom.

Vaux A. 1988, *Social Support. Theory, Research, and Intervention*. New York, Praeger.

Ouvrages collectifs

Leyens J.P., Yzerbyt V. et Schadron G., 1996, *Stéréotypes et cognition sociale*. Liège, Mardaga

Bolognini M., et Prêteur Y., 1998, *Estime de soi, perspectives développementales*. Lausanne, Delachaux et Niestlé.

Si les directeurs de l'ouvrage sont plus de trois, faire suivre ces trois noms de « *et al.* ».

Actes de colloque

Baba G. (Ed), *Quelle contribution des Universités au développement en Afrique ? Actes de colloque : Kara, 12-16 mai 2014*), Paris, L'Harmattan.

Mémoires de recherche et thèses de doctorat

Djonna A., 2007, *Cohésion familiale et performances scolaires chez les adolescents du Togo*. Mémoire de DESS. Université de Lomé.

Gagnon C., 1997. *Dynamique de la réussite scolaire des filles au primaire: une nouvelle approche interactionniste*. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

Articles de revue

Tousignant M., 1988, « Soutien social et santé mentale : une revue de la littérature ». *Sciences sociales et santé*, n° 6 (1), 77-106.

Fouéré M-A., 2005, « Les métamorphoses des « relations à plaisanteries » : Un nouvel enjeu politique dans la construction des États-nations ». *Cahiers d'études africaines*, n°178, 389-430.

(Attention, ne pas mettre)

Articles d'ouvrages collectifs

Prêteur Y., et Sublet, F., 1997, « Les conceptions et pratiques éducatives, image de soi et acquisition de l'écrit chez les enfants », dans Y. Prêteur et M. Léonardis (Eds), *Education familiale, image de soi et compétences sociales*. Bruxelles, De Boeck, 197-223

Lakey B. et Cohen, S., 2000, « Support theory and measurement », in S. Cohen, L. Underwood et B. H. Gottlieb (Eds.), *Social support measurement and interventions: A guide for health and social scientists* New York, Oxford University Press, 29-52.

(Attention: le titre de l'article doit être suivi de « dans » pour les articles en français et « in » pour les articles en anglais).

Le non respect des normes éditoriales peut entraîner le rejet d'un projet d'article.

LES DROITS DE PUBLICATION

Une fois l'article accepté par le comité de rédaction, l'auteur devra entrer en contact avec la rédaction de la revue pour l'acquiescement des droits de publication qui s'élèvent à **40.000 FCFA**.

La Revue *Longbowu* étant une revue de recherche et d'information éditée sans but lucratif, les auteurs ne percevront pas de versement de droits.

ÉPREUVES ET PUBLICATIONS

Avant publication, l'auteur reçoit par courrier électronique un jeu d'épreuves à vérifier. Il doit les retourner corrigées sous huitaine à la rédaction. Seules les corrections typographiques sont admises sur les épreuves.

L'auteur reçoit, après parution, le tiré-à part de son article en version électronique au format PDF. Il pourra recevoir, sur demande, un exemplaire de la revue en payant les frais d'expédition.

Les articles sont la propriété de la revue et peuvent faire l'objet, avec l'accord de l'auteur, d'une mise en ligne.

DISPOSITIONS FINALES

Les articles doivent parvenir au secrétariat de rédaction de la revue au plus tard à la fin du mois de mars pour le numéro de juin et la fin du mois de septembre pour le numéro de décembre de chaque année.

SYNTHESE DES ARTICLES

Dans le présent numéro de notre revue, les contributions ont été (comme à l'accoutumée) tant prolifiques que scientifiquement « cosmopolites » au regard de la diversité des sous-domaines et des disciplines abordées.

En Lettres et langues, les articles ont porté sur l'analyse du discours politique, la typologie de quelques aspects linguistiques africains, la description des structures internes de quelques langues ouest-africaines ainsi que l'analyse de la pertinence des variations diatopique et diaphasique du français parlé au Bénin. On trouvera enfin, comme intérêt porté à la pratique langagière en contexte spécifique, une étude sur le langage funéraire baoulé comme un mode d'expression ou de représentation de parole ancrée dans la tradition.

Dans le domaine des Sciences de l'Homme et de la Société, diverses problématiques ont été traitées. L'une dans l'autre, il appert que les aléas climatiques et les inondations qui en résultent à Lomé ont des incidences sur les enjeux de développement. Les problèmes que connaît la gestion du foncier, à l'instar du cas togolais n'est pas sans influence sur l'urbanisation vu les enjeux socio-économiques qui prévalent. Dans une veine similaire, l'analyse des logiques des acteurs pour le contrôle de l'espace public, la contribution de l'implantation des boutiques de quartiers à la construction d'un cadre de vie équilibré dans les aires d'extension urbaine sont des problématiques qui apportent de la lumière sur des questions réelles du domaine de la géographie. Par ailleurs, les cases des crânes dans les chefferies bamileke de l'Ouest-Cameroun, les principales raisons qui ont concouru à l'instauration du septième jour en pays kabiye ainsi que le choix de sa dénomination *sarakaway*, la question de l'esclavage et de la traite négrière dans le royaume anoufo de Sansanne-Mango, l'analyse critique de « l'appréciation duvalienne » sur le retour des militaires camerounais de la *schultztruppe* de Fernando po au Cameroun français (1915-1920) sont les sujets qui ont préoccupé les contributeurs historiens. En outre, les sociologues ont traité de la dynamique urbaine et développement durable, de la crise du militantisme des partis politiques au Togo, des différents impacts des projets de développement sur la population en milieu urbain et des enjeux et perceptions de la féminisation de l'armée togolaise. Enfin, le contraste nation-ethnie en Afrique et le défi de la citoyenneté, les dérapages des forces de maintien

de la paix en République Centrafricaine en proie à la violence sont les questions qui ont été débattues par les contributeurs du domaine de la philosophie.

Il est très important de saluer la pertinence et la diversité des sujets abordés par les contributions. La Rédaction souhaite une bonne lecture à tous !

La Rédaction

DE LA PERTINENCE DES VARIABLES LINGUISTIQUES POUR L'ETUDE DE LA VARIATION DIATOPIQUE ET DIAPHASIQUE DU FRANÇAIS PARLE AU BENIN

ADJERAN Moufoutaou *

Résumé

Cet article s'est proposé d'analyser la pertinence des variables linguistiques pour l'étude des variations diatopique et diaphasique du français parlé au Bénin. De l'analyse des différentes variétés de français, des variables phonologiques, syntaxiques et lexicales, il ressort que :

1. les variétés de français présentent des variables linguistiques pertinentes pour l'étude des variations diaphasique et diatopique ;
2. la variation phonologique du R ne peut constituer une variable pertinente pour observer la variation diatopique du français parlé au Bénin ;
3. seules les liaisons après les prépositions et l'adverbe monosyllabiques (*dans*, *chez*, *très*) et celles après un nom pluriel constituent des variables permettant de distinguer la lecture de la parole spontanée. A l'oral, les occurrences de *dans*, *chez*, *très* ne sont pas suffisantes dans le corpus pour différencier l'oral formel de l'oral surveillé ;
4. la présence vs absence de schwa en syllabe interne ne peut non plus être corrélée à des facteurs sociaux ;
5. les variables lexicales sont constitutives des variations diatopiques.

Mots-clés : variables linguistiques, variation diaphasique, variation diatopique, français.

Abstract

This article proposed to analyze the relevance of the linguistic variables for the study of the diatopic and diastratic variation of French spoken in Benin Republic. Analysis of the various varieties of French, phonological, syntactic and lexical variables, it arises that:

1. the varieties of French present relevant linguistic variables for the study of the diaphasic and diatopic variations;
2. the phonological variation of the R cannot constitute a relevant variable to observe the diastratic variation of French spoken in Benin Republic;
3. only the connections after the monosyllabic prepositions and the adverb (in, at, very) and those after a plural name constitute variables making it possible to distinguish the reading from the spontaneous word. In oral, the occurrences of in, at, are very not sufficient in the corpus to differentiate the formal oral examination from the supervised oral examination;
4. presence vs absence of schwa in internal syllable cannot be either correlated with social factors;
5. lexical variables are constituted of the diatopic variations.

Keywords: linguistic variables, diaphasic variation, diatopic variation, French.

* Université d'Abomey-Calavi, Email : m_adjeran@yahoo.fr

Introduction

La division de données linguistiques en variétés de langue semble un pré requis de tout discours sur la variation alors qu'une telle classification est loin d'aller de soi. Les variétés « nouvelles » de français exemplifient bien cette réalité. Parmi les éléments qui varient, peu sont effectivement perçus comme de la variation et encore moins comme une variation significative. En même temps, certains éléments qui ont varié – certaines variantes – sont surdimensionnés par rapport à ce qui n'a pas varié en regard à une autre variété. De fait, la perception de la variation est plus ou moins prononcée selon les domaines (phonologique, lexical ou syntaxique) et seules un petit nombre de variantes seront perçues comme des marqueurs de telle ou telle variété (géographique, sociale, situationnelle). La conscience linguistique des locuteurs se forme à l'aide des stéréotypes qui circulent dans une société, qui eux-mêmes vont sans doute de pair avec la normativité de la langue. Ainsi, dans les pays d'Afrique où le français est récemment implanté (avec l'avènement de la colonisation française) et où il évolue, dans les deux sens du terme, relativement en marge du français standard, encore peu de signes sont emblématiques d'un style ou d'un groupe social. Dans de tels contextes, nous faisons l'hypothèse qu'il n'est pas certain que le changement soit interprétable avec les mêmes critères que ceux utilisés pour le français central. L'objectif de cet article est d'apprécier, à partir des données recueillies, la pertinence des variables linguistiques pour l'étude des variations diatopique et diaphasique du français parlé au Bénin. Nous proposons quelques variables (phonologiques, syntaxiques et lexicales) pour montrer la diversité de leur comportement et la difficulté à les regrouper pour caractériser des variétés de langue. La problématique résumant l'ensemble de notre réflexion, peut être traduites par les interrogations suivantes : quelles sont les variétés constitutives du français parlé au Bénin ? Les traits caractéristiques des variétés du français parlé au Bénin ne valident-ils pas les variations diaphasiques ? Les variables linguistiques peuvent-elles entériner la pertinence des variations diatopiques ? Notre objet d'étude sera organisé suivant un plan tripartite. Dans un premier temps, nous traiterons des cadres théorique et méthodologique. Dans un deuxième temps, nous ferons un point de la pratique du français parlé au Bénin afin d'en élucider les variétés. Dans un troisième temps, nous analyserons les variables linguistiques en relation avec les variations diatopiques.

1. Cadres théorique et méthodologie

Le travail ainsi présenté s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique variationniste (Labov, 1962). Toutes les langues du monde sont soumises à variation, c'est-à-dire qu'elles ne possèdent pas un ensemble unique et stable de règles. Ces dernières varient selon différents critères. Les locuteurs appartenant à une même communauté linguistique n'ont pas forcément tous ni toujours les mêmes usages linguistiques. Nous distinguons généralement quatre grands types de variations les concernant. La première (variation diachronique) a été introduite par Saussure (1968) et ne relève pas directement de la sociolinguistique, les deux suivantes (diatopique, diastratique) ont été amenées par Flydal (1951) repris par Coseriu, qui a notamment ajouté la quatrième variation (diaphasique, 1966, 1973). Les différentes orientations théoriques ainsi présentées nous permettront de cerner la pertinence des variables linguistiques pour l'étude des variations diatopique et diaphasique du français au Bénin.

La production d'observables pour cet article est issue d'enquêtes effectuées à Cotonou entre 2015 et 2016 auprès de 14 locuteurs résidant dans la capitale économique du Bénin depuis de nombreuses années. Les locuteurs ont été choisis selon les paramètres sociolinguistiques : âge, sexe, niveau d'études et groupe ethnique. Ils parlent habituellement français dans leur travail, dans leur foyer et dans la rue.

Chaque témoin est enregistré 50 à 60 minutes, pendant qu'il réalise quatre activités : une lecture de mots, une lecture de texte, un entretien formel guidé par l'enquêteur non connu et une conversation libre et informelle avec l'enquêteur proche. Actuellement sont transcrites sous ELAN 52 minutes d'entretiens guidés et 64 minutes d'entretiens libres. Le corpus est complémentaire d'autres corpus oraux existants sur le français parlé au Bénin, dans le sens qu'il recueille la parole de témoins de niveaux d'études et professionnels divers, dont certains relativement plus hauts que celui de ces corpus. D'une part, les tâches de lecture constituent une première sélection des locuteurs, d'autre part, la moitié des locuteurs exerce une profession ou occupation stable.

L'enquête permet de vérifier la différence de style entre lectures, conversations formelles et conversations informelles, la pertinence de certaines variables selon des facteurs diatopiques et diaphasique, ainsi que la non pertinence de certaines autres variables, de ces mêmes points de vue que les variétés du français parlé au Bénin permettraient de mieux apprécier.

2. Variétés du français parlé au Bénin

Partant de la typologie établie par Bickerton (1975), on relève dans les actes d'appropriation, trois niveaux : acrolectal, mésolectal et basilectal.

2.1. Niveau acrolectal

Le français acrolectal (Bilola, 2004[2003]) ; Tabi-Manga, 1994 et 2000) est désigné différemment selon les locuteurs, même si les termes *bon français*, *français soutenu* reviennent régulièrement (Feussi, 2006 : 317). C'est le français des amphithéâtres des universités et des salles de classes du secondaire, la forme utilisée dans les médias, bref, c'est le français des situations formelles et officielles (Feussi, 2008 : 102). Le niveau acrolectal est respectueux des normes académiques. C'est le français de l'Elite. Celle-ci est d'ailleurs capable d'alterner les niveaux acrolectal et mésolectal en fonction des situations interactionnelles. Le niveau acrolectal est marqué par une propension à des procédés savants ou à des jeux d'esprit dans les créations terminologiques. L'acrolectal colore les discours d'intellectuels ou d'universitaires au Bénin. Les journaux de l'ère de la démocratie multipartiste donnent pleinement la mesure de cette forme de créativité. Les données en (1) exemplifient nos propos.

(1)

- a. « *Régionalisme* » : régime qui accorde des privilèges à une seule région ;
- b. « *Finalement, il nous aura «yayibonisés»* »
- c. « *Transhumance politique* » : Atao Hinnouho, entre instabilité et trahison
- d. « *Yaïsme* » : de Yayi, nom du chef de l'Etat béninois, pour qualifier ses erreurs d'appréciation.
- e. « *Présidentielle de 2016 : Soumanou Toléba dans le collimateur du président Boni Yayi* ».

Les hybrides (*yayibonisés*, *yayisme*) ou l'usage des termes savants (*transhumance politique*, *collimateur*) traduisent une certaine maîtrise de la langue et révèlent le niveau intellectuel de la classe sociale qui en fait usage. Les substantifs *yayisme*, *régionalisme* et le verbe *yayiboniser* expriment respectivement les pratiques de mauvaise gouvernance, la politisation à outrance de la gestion des recrutements souvent en faveur de la région Nord du Bénin, caractéristiques du régime politique du président Thomas Boni Yayi et ses errements dans la gestion des affaires de l'Etat.

Ces termes ont une connotation satirique et sont révélateurs du rejet de ces pratiques qui fragilisent la cohésion nationale. Au-delà d'un simple usage de la langue, ces termes charrient un engagement politique et des nuances idéologiques qui peuvent ne pas être perceptibles dans le français mésolectal.

2.2. Niveau mésolectal

Le français mésolectal renverrait au *français des parents* (Feussi, 2008 : 111). C'est celui de la classe moyenne lettrée. Au niveau de ses réalisations morphosyntaxiques et énonciatives, il engendre des particularismes. Le français a été diffusé dans le monde par la colonisation et se trouvent en contact avec des langues diverses. Les exemples en (2) sont illustratifs d'énoncés de locuteurs Béninois fortement influencés par les langues nationales.

(2)

- a. « *Tu as déjà vu quoi ?* » (Tu n'es pas au bout de tes surprises)
- b. « *Tu vas me sentir* » (Tu auras de mes nouvelles !)
- c. « *Déposer un caillou* » (donner un pot de vin) ;
- d. « *Moins un, il le renversait* » (peu s'en fallait).

Dans la plupart des langues véhiculaires convoquées (le fongbè, le yoruba, le dendi et le baatɔ̀num) les expressions *n'être pas au bout de ses peines, avoir de mes nouvelles, donner un pot de vin, peu s'en fallait* sont rendues respectivement par les données en (2a), (2b), (2c) et (2d) ; et c'est justement le miroir de la pratique du français par les Béninois de cette catégorie sociale. La diversité diatopique (Gadet, 2007) est le premier type de variation pris en compte dans l'histoire des sciences du langage, et c'est là que la variation est la plus ample. L'influence de l'environnement linguistique du locuteur est perceptible dans sa pratique des langues secondes. On retrouve des pratiques linguistiques de sa langue maternelle qu'il transpose aisément dans celles de la langue seconde qui n'admet pas forcément les mêmes structures. Les particularismes locaux se maintiennent surtout chez les personnes peu scolarisées dont le français est qualifié de basilectal.

2.3. Niveau basilectal

Ce français est la variété la moins linguistiquement structurée et correspond aux catégories traditionnellement reconnues par les « technolinguistes » (Robillard, 2007a et 2007b) comme basilectales qui rejoignent celles des locuteurs (Feussi,

2008 : 120). En effet, les locuteurs de ce pôle de français (également reconnu comme *français de la rue*, *petit français*, *français (des mamans) du marché*, *français bas*, *français décousu*) sont soit très peu scolarisés (ils exercent dans l'informel), soit des non scolarisés. Ils ne fournissent pas d'effort comme les autres locuteurs, pour s'approprier le français (Feussi, 2008 : 120). C'est ce qui transparaît des exemples en (3) suivants.

(3)

- a. « *Il était façon façon* » (il avait l'air bizarre) ;
- b. « *Tu es venu en venant* » (as-tu les moyens de) ;
- c. « *La façon qu'il est là, ce n'est pas bon* » (la manière dont il se comporte)
- d. « *Comment on va dire ?* » (Quelle explication donnée) ;

Le basilectal participe du français fortement vernacularisé avec des écarts phonétiques, surtout morphosyntaxiques et lexico-sémantiques. Ceux qui en font usage ont acquis la langue dans les marchés, dans les rues, loin de tout cadre formel régit par des normes. Ils ignorent, évidemment, tout du normatif. Les niveaux de langue sont reconnus avant tout dans le lexique (Gadet, 2007) et dans l'usage qu'en fait le locuteur. La répétition lexicale (*façon façon*) au niveau de l'exemple (3a) et l'usage de *façon* en (3c) en sont de parfaites illustrations.

Tous ces niveaux d'appropriation de langue sont révélateurs de variables linguistiques en lien avec les variations diaphasiques. Ces variables linguistiques élucident la capacité des locuteurs à moduler leur façon de parler en fonction de différents interlocuteurs et activités socioprofessionnelles. Elles valident de fait, la pertinence des variables linguistiques pour l'étude des variations diaphasiques du français parlé au Bénin. Qu'en sont-elles des variations diatopiques ?

3. Variables linguistiques et variations diatopiques

La variation diatopique encore appelée variation régionale, nous situe sur un axe géographique, et la langue se répartit selon les différents usages qui en sont fait d'une région à une autre, au sein d'une même langue. Gadet (1997) propose quelques exemples de *régionalismes* pour le cas du français. On obtient ainsi ce que l'on appelle des *dialectes*, des *régiolectes* ou des *topolectes*.

Deux domaines retiennent prioritairement l'attention des descripteurs de la variation diatopique : la phonologie et le lexique. Il s'agit effectivement des ressources linguistiques les plus accessibles aux descripteurs et, dans une certaine mesure, à

la conscience des locuteurs, ce qui en fait des lieux intéressants de confrontation entre pratiques et représentations linguistiques.

La plupart des descripteurs adoptent une vision « étendue » du lexique différentiel, y incluant notamment quelques faits de syntaxe, des constructions verbales spécifiques, etc. Les traits lexicaux, au sens strict du terme, qui représentent la très grande majorité des items traités, sont généralement les plus aisément identifiables par les locuteurs.

3.1. La phonologie

Plusieurs unités linguistiques, du segmental au supra segmental sont analysées par Léon (2005) comme des indices sémiotiques du style. Selon ce même auteur, la liaison facultative et « e caduc » font partie des unités linguistiques qui peuvent être interprétées à des fins « phonostylistiques ». Une liaison interdite réalisée, par exemple, implique une « indexation sémiotique ». Le « e caduc », en plus d'être indice de dialecte, est, dans une moindre mesure, indice de style en français du Nord de la France : peu de « e caduc » et de liaisons facultatives accompagnent un style « familier », beaucoup de « e caduc » et de liaisons facultatives accompagnent un style « recherché ». Cependant, ces analyses sont à nuancer avec celles qui ont été réalisées sur le corpus (Phonologie du français contemporain) de France métropolitaine, comme par exemple, celles de Durand & Lyche (2008). Leurs résultats montrent, d'une part, qu'on observe peu de variation pour le schwa et à peine plus pour la liaison et, d'autre part, que la variation est un phénomène complexe pour lequel interviennent de nombreux facteurs systémiques, énonciatifs et pas seulement stylistiques.

Dans le but de rechercher quelles sont, parmi les variantes présentes dans le corpus constitué dans le cadre de cet article, celles qui charrient des indices significatifs, nous analysons essentiellement les variables tels que les réalisations du R, les liaisons et les schwas.

3.1.1. La réalisation consonantique : exemple de R

L'analyse des tâches de lecture de notre corpus met en évidence une grande variation des réalisations du R. Le R simple est réduit en finale, en position intervocalique et même en initiale, et ce dans la liste de mot lue, qui mobilise *a priori* chez le locuteur le plus de vigilance sur sa prononciation. Le seul extrait du relevé des R initiaux montre, en position forte, tout l'éventail des dix réalisations possibles dans la langue (Boutin & Turcsan, 2006).

La large gamme de réalisations du R recouvre deux zones d'articulation : la zone alvéolaire et une large zone postérieure allant de la zone vélaire à la zone glottale. Les locuteurs se distribuent, à part égales dans notre corpus, quatre patrons de réalisations et d'affaiblissement du R :

1. Chez un premier groupe le R est toujours réalisé dans la zone alvéolaire, avec une latérale [l] ;
2. Chez un deuxième groupe de locuteurs, le R est toujours réalisé de la zone postérieure à la zone glottale, avec plus ou moins de friction, ([ʁ] et [X]/ ou aucune friction (pour [h]), ou avec l'approximante vélaire qui revient à une vocalisation de la consonne ;
3. Chez un troisième groupe de locuteurs, le R est toujours réalisé dans la zone alvéolaire, avec des vibrantes alvéolaires [r] plus ou moins battus et l'approximante correspondante [ʁ] ;
4. Chez un quatrième groupe de locuteurs, le R est réalisé prioritairement dans la zone postérieure, mais souvent aussi dans la zone alvéolaire. Ces locuteurs possèdent tout l'éventail des réalisations possibles du R et tous les schémas d'affaiblissement de la consonne.

Pour ces quatre groupes de locuteurs, une corrélation nette entre le paradigme des réalisations du R et des facteurs sociolinguistiques tels que l'âge, la langue première, le niveau d'études, le niveau socioéconomique, est impossible à déterminer et l'on est forcé de conclure à une variation libre du R dans le contexte actuel. De nombreux autres facteurs sociolinguistiques interviennent probablement, difficiles à cerner, tels que l'habitat de l'enfance (rural ou urbain), la profession, la période de scolarisation, l'origine (africaine ou européenne) des instituteurs, etc. A ces paramètres se joignent les représentations sociales et les jugements épilinguistiques.

Tous ces facteurs peuvent expliquer le large éventail de réalisations du R mais ne peuvent en aucun cas les prédire : malgré la richesse du phénomène, la variation du R ne peut constituer une variable pertinente pour observer la variation diatopique du français parlé au Bénin. Qu'en est-il des liaisons ?

3.1.2. Les liaisons

L'état de la liaison en français a récemment été dressé par Durand & Lyche (2008). Peu d'originalité caractérise notre corpus dans ce domaine et la valeur diatopique des variables concernant les liaisons sont similaires.

Aucune liaison interdite n'existe dans le corpus d'entretiens. Les liaisons obligatoires en [n] (*en, on, un*), en [z] (clitiques de personnes et déterminants pluriels), après *quelques, tout* sont toutes faites à la lecture comme en conversation. La liaison facultative après *est* variable, mais cette variabilité ne dépend pas du contexte de conversation ou de lecture : 50% des liaisons sont réalisées en ce lieu à la lecture comme en conversation.

Les lieux de variation selon le style sont les liaisons obligatoires après les prépositions *dans, chez* et les liaisons facultatives après un nom pluriel. Alors que les liaisons après une préposition sont toutes réalisées à la lecture, elles sont susceptibles de ne pas l'être (quoique très rarement) en contexte de parole spontanée. L'adverbe *très* a toujours été suivi d'une consonne de liaison en contexte prévocanique à la lecture, alors que la liaison n'est pas toujours réalisée en oral spontané. D'autre part, alors qu'aucun nom pluriel suivi d'un adjectif à initiale vocalique n'est lieu de liaison en contexte de parole spontanée, il peut l'être à la lecture par les locuteurs de plus hauts niveaux d'études (11 % de liaisons réalisées dans ce contexte).

Seules les liaisons après les prépositions et l'adverbe monosyllabiques (*dans, chez, très*) et celles après un nom pluriel constituent des variables permettant de distinguer la lecture de la parole spontanée. A l'oral, les occurrences de *dans, chez, très* ne sont pas suffisantes dans le corpus pour différencier l'oral formel de l'oral surveillé.

3.1.3. Les schwas

Le comportement du schwa présente plus d'originalité que celui des liaisons par rapport à d'autres variétés géographiques de français. On peut se demander si un schwa existe réellement en français parlé au Bénin, dans le sens d'une voyelle dénotée par un -e- graphique qui alterne avec zéro. Les comptages réalisés permettent en effet de confirmer ce que la pratique de la variété laissait entrevoir.

5. Dans les monosyllabes et en début de mots, les schwas sont réalisés à 95,5 % et 97 % respectivement. Dans les suites de monosyllabes (par exemple il faudrait que je le suive), le schwa est conservé dans les mêmes proportions ;
6. En finale de mots, les schwas ne sont pas conservés à 97 % : 2 % seulement sont réalisés. En conversation, 9 % sont réalisés dans la lecture du texte. Ce phénomène est en étroite dépendance de la chute des consonnes finales ;
7. Les syllabes internes font apparaître le seul vrai schwa : 35 %

sont réalisées dans cette position et on observe réellement une variation entre les locuteurs et chez le même locuteur. Toutefois, les proportions de schwas réalisés en situation d'oral spontané ou de lecture sont inverses : alors qu'à la lecture, 63 % de schwas internes sont réalisés, en conversation, 26 % sont réalisés. Par ailleurs, le caractère formel / informel de l'entretien n'influe pas sur la réalisation / non réalisation des schwas.

Si davantage de schwas sont prononcés à la lecture, en finale de mots et surtout en syllabes internes, on ne peut pour autant conclure que la réalisation du schwa fasse partie de la norme telle qu'elle est intériorisée par les locuteurs. Le phénomène peut être imputé au processus de lecture qui fait que le locuteur voit le -e - graphique, ou encore à l'effet d'une articulation soignée des consonnes. Ainsi, le pourcentage plus élevé de schwas finaux dans la lecture du texte peut s'expliquer par l'effort des locuteurs de prononcer les consonnes finales.

Tout comme la réalisation du R, la présence *vs* absence de schwa en syllabe interne ne peut pas non plus être corrélée à des facteurs sociaux. Du fait que la prononciation du schwa dans cette position est associée à une situation de lecture qui rappelle le contexte scolaire et la norme académique, on doit reconnaître que celle-ci s'éloigne, de ce point de vue, de la norme hexagonale. Nous insisterons sur les aspects syntaxiques, en général moins étudiés que les aspects phoniques.

3.2 La syntaxe

En soi, le comptage des phénomènes syntaxiques n'apparaît pas aussi probant que celui des faits phonologiques, puisque, dans le cas de la phonologie, les occurrences d'un allophone peuvent être comparées aux occurrences d'un autre allophone alors que dans celui de la syntaxe, les formes à comparer ne sont pas aussi facilement repérables. Les formes à mettre en correspondance doivent avoir le même fonctionnement dans le système, c'est-à-dire être syntaxiquement équivalentes mais aussi avoir le même sens. Or, le lexique, l'ordre des mots, mais aussi le contexte de communication interfèrent souvent pour créer des différences de sens entre diverses phrases qui pourraient être prises comme des variantes, mais qui ne sont plus sémantiquement équivalentes.

De plus, il est impossible de comparer quantitativement des formes existantes par rapport à celles qui auraient pu être réalisées, comme il est impossible de prédire l'apparition d'une construction plutôt qu'une autre. Les stratégies d'évitement d'une forme comportent un tel éloignement de celle-ci qu'il est souvent

peu probable de les interpréter comme de telles stratégies. Par exemple, une construction hypothétique concurrence le conditionnel en français parlé au Bénin, formée avec le verbe *aller* à l'imparfait, dans des phrases comme :

- (4) Les sapeurs pompiers ont fait leur travail, parce
qu'ils ont été surpris, en principe, *on n'allait
pas pouvoir* s'en sortir.

Dans un contexte de langue formelle ou académique, un locuteur peut très bien bannir de son usage les formes en *aller* sans pour autant que les formes au conditionnel augmentent (ou apparaissent) dans son discours, ce qui n'est pas le cas du locuteur qui parle dans cet exemple (4). Le concept de variables est donc difficile en syntaxe, du moins appliqué à notre petit corpus. Des variantes par rapport au français central sont, en revanche facilement repérables. Les travaux déjà réalisés sur le français parlé au Bénin (Adjera, 2017) montrent que l'usage soutenu de la langue y est proche d'un usage équivalent en France, alors que l'usage « populaire » s'éloigne davantage d'un usage équivalent en France. Nous avons testé, d'une part l'éloignement vs proximité du français central en conversation par la quantité de constructions spécifiquement béninoises et, d'autre part, l'éloignement vs proximité du français central « soutenu » par la quantité de constructions particulièrement soignées.

Le repérage des variantes qui puissent être quantifiées exclut une analyse fine des structures syntaxiques. Nous n'avons pas retenu les constructions non standard qui peuvent être observées dans les variétés hexagonales de français. Par exemple, ne posent aucun problème des relatives dites populaires en *que*, répandues dans toutes les variétés de français, du type :

- (5) Ensemble, nous devons lutter aussi contre plein de choses. Il y a plein de choses *que* nous devons lutter, la corruption.

Le *là* postposé à un syntagme nominal introduit par un déterminant démonstratif n'est pas retenu comme une spécificité béninoise :

- (6) Et justement, dans *ces produits chinois là*, vous avez des produits à base de plantes.

Au contraire, le *là* postposé à un syntagme nominal défini est relevé, tout comme le *là* postposé à un autre syntagme (adverbial, verbal). Dans cette position, le *là* est perçu comme spécifiquement africain dans la littérature scientifique, mais il est probable qu'il puisse être observé aussi dans des variétés européennes de français (Boutin, 2007c).

- (7) a. *Le sang de la chèvre là*, elle fait, griller ça, c'est très bon.

b. Donc, *quand je commence là*, elle s'émotionne.

D'autres variantes ont été appréciées, comme dans la syntaxe du nom :

- l'absence de déterminant (Boutin, 2007a), comme dans :

(8) On mange *sauce graine, sauce arachide*. On mange plus *sauce tomate*.

- le déterminant *le/les* introduisant un syntagme nominal nouveau (Knutsen, 2007a).

(9) Elle aime porter des trucs bizarres, genre *les jupes, les collants, les robes sautées*.

Dans la syntaxe du verbe, on note :

- l'usage de *la* à la place de *lui*, comme dans :

(10) a. Cette fille est têtue ; je *la* dis ça tout le temps

b. Gladys est partie, n'oublie pas de *la* dire ça.

- l'usage de la préposition *de* comme pronom interrogatif :

(11) a. *De partir ou de venir ?*

b. *Tu ne viens pas, de manger ?*

Les résultats de l'analyse des conversations formelles et informelles confirment la différence de style de ces deux situations. Le total des variantes syntaxiques enregistrées pour l'ensemble des entretiens informels est plus élevé que celui des entretiens formels. Toutefois les locuteurs qui marquent la plus grande différence entre les deux styles ne sont pas homogènes. Il semble que la différence de style entre les deux conversations traduit une attitude face à la langue qui n'est pas déterminée par le niveau d'étude, la profession ou l'âge. Il est impossible, à ce stade de l'analyse, d'observer une échelle implicationnelle entre ces variantes.

La comparaison des deux registres met en évidence que les locuteurs ont conscience des formules à bannir de leur discours en contexte formel et on peut conclure à une inhibition des traits syntaxiques béninois dans le style formel. Le français parlé au Bénin apparaît comme le français spontané, de plus en plus marqué des spécificités béninoises à mesure qu'il s'éloigne de la pression de la norme académique et qu'il est moins surveillé. Il reste à vérifier si la variation lexicale fait apparaître davantage de spécificités de pair avec le bannissement des traits relatifs au français parlé au Bénin.

3.3 Le lexique

Le matériau variationnel qu'offre une langue étant limité, puisque tout ne saurait varier, ce sont les mêmes éléments phoniques et grammaticaux qui sont en jeu dans les variations de

différents types ; il en va un peu différemment du lexique. Ceci rend souvent difficile d'interpréter la portée sociale d'un trait, et confirme que ce n'est pas d'abord sur des critères linguistiques que sont établies les variétés.

Le découpage en types de variation laisserait attendre une discontinuité alors que diatopique et diaphasique interagissent en permanence : les locuteurs emploient d'autant plus de formes locales que leur statut socioculturel est plus haut, et que la situation est plus familière. Le spectre diaphasique est donc plus large vers le bas de l'échelle sociale.

Le repérage des mots en langues nationales parlées au Bénin s'est fait par leur forme et leur sens, le changement de sens étant parfois l'effet d'un changement de construction. Ainsi, des mots spécifiquement issus des langues nationales parlées au Bénin par leur forme même sont, par exemple, des interjections n'existant pas en français central comme *yégè !* et *co≡ !* (empruntés au fongbè), *oɛpu≡i≡ !* (emprunté à l'ajagbè), *ayé mi o !* (empruntés au yoruba). L'existence de mots dont la forme existe en français central, avec un sens différent, est illustrée par *grêver* pour « faire grève », *langue* (pour « langue nationale ») (*On parlait en langues ; je ne parle aucune langue*), *rester* pour « habiter », *plat* pour « assiette ». Les expressions et les termes suivants : *mon mari est capable*, *venus de France*, *sucrerie*, *indexé*, etc. sont des illustrations complémentaires des précédentes. Ainsi, peut-on entendre dire : « *Tu peux partir avec mon mari est capable* ». « *Mon mari est capable* » se dit d'une moto japonaise de marque Mate. Les femmes font usage de cette expression en référence à cette moto, qui a connu ces années de gloire dans les années 1990, pour montrer le niveau d'aisance de leur époux, leur capacité à leur acheter des biens de valeur à un prix qui n'est pas à la portée de tous. Il en est de même de l'expression « *les venus de France* » qui désigne toute voiture d'occasion en provenance d'outre mer. Elle est symptomatique des séquelles de la colonisation dans la mesure où toutes les voitures d'occasion en direction du Bénin ne proviennent pas que de la France. « *Donnez-moi une sucrerie s'il vous plaît* » ne peut être compris d'un locuteur de la langue française non habitué au contexte béninois. L'expression est utilisée pour désigner les sodas en général. « *Il t'a indexé ?* » signifie dans le contexte béninois, il t'a montré du doigt ? Toutes ces particularités de l'usage dénotent d'une appropriation de la langue et d'une facilité à en faire un usage particulier.

Un premier constat, parallèle à ce qui est observé pour la phonologie, est qu'une part essentielle du lexique considéré comme

français central est attestée tant au Bénin qu'en France. Un second constat est qu'une partie non négligeable des « béninisme » se retrouvent dans d'autres régions de la francophonie. Nombreux sont les béninismes qui disent au quotidien l'évolution du pays, dans les domaines clés comme la politique, l'administration, les relations sociales. Ces particularismes, largement diffusés et partagés par diverses catégories de locuteurs, illustrent la capacité d'innovation qui est à l'œuvre au Bénin, comme dans d'autres communautés francophones qui constituent des entités politiques autonomes.

A la différence de ce qui a été observé en matière de phonologie et de syntaxe, la norme endogène repose ici sur une large assise, paraît, en outre, plus stable dans le temps. De plus – et c'est sans doute le point essentiel pour l'émergence d'une norme endogène – une part importante du lexique des Béninois francophones fait aujourd'hui l'objet d'une évaluation positive de la part de ceux-ci. En d'autre terme, le lexique contribue pour une part essentielle à fonder la légitimité d'une variété endogène au Bénin.

La variable lexicale, tout comme les niveaux d'appropriations, moins que les variables phonologiques et syntaxiques, semblent plus constitutives de la pertinence des variations diatopique et diaphasique du français parlé au Bénin.

Conclusion

Beaucoup de questions ont été soulevées mais le travail de repérage des variables linguistiques à corrélérer à des variables sociales et stylistiques est loin d'être achevé. Peu de variables ont jusqu'à présent été testées en fonction de facteurs diatopique, diaphasique et diachroniques, mais l'étude, à ce niveau, conforte déjà plusieurs notions, qui constituent une base de travail pour la suite. Les variables n'ont pas, toutes, le même comportement et ne peuvent pas toutes être analysées avec la même méthode. Des allophones peuvent être facilement repérées en phonologie, mais le concept de variables est moins opératoire pour le lexique et surtout en syntaxe. Toute variante n'est pas un marqueur social et toutes les unités linguistiques n'ont pas autant d'incidence sur la perception d'un style d'interaction. Certains marqueurs stylistiques ont la même valeur en français central et au Bénin, comme la liaison, alors que d'autres, comme la réalisation de R, est totalement indépendante. Lorsque la fréquence d'un phénomène est inverse en style formel en français central et au Bénin, une opposition entre norme endogène et norme exogène apparaît

clairement, c'est le cas des schwas internes. De même, lorsque le locuteur insère autant béninismes dans ses discours formel et informel, il manifeste ainsi que la norme locale a entériné ces mots, confirmant son éloignement du standard. Mais, si la présence d'éléments qui appartiennent à une variété n'exclut pas ceux qui appartiennent à une autre variété, le concept même de variété comme un tout homogène et singulier est remis en cause.

Références bibliographiques

- ADJERAN M., (2017). « Le français au Bénin : emprunts, niveaux d'appropriation et typologie fonctionnelle, dans J. P. BALGA et D. ABAIKAYE (éds), *Le français et les langues africaines aux lendemains des indépendances en Afrique francophone : bilan et perspectives*. Paris, L'Harmattan, pp.73-90.
- ADJERAN M., 2014, « La pratique du français dans les familles urbaines au Bénin: variations et représentations », *Cahiers d'Etudes Linguistiques* n°8, 117-144.
- BOUTIN B. A., 2007a, « Déterminant zéro ou omission du déterminant en français de Côte d'Ivoire ». *Le français en Afrique*, n° 22, 161-182.
- BOUTIN B. A., et TURCSAN G., 2006, « Groupes consonantiques dans le français ivoirien : variation, volatilité, vocalisation », Actes de Colloque international PFC : Paris, 7-9 décembre 2006, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- COSERIU E., 1966, *Probleme der romanischen Semantik*. Tübingen, Narr.
- COSERIU E., 1973, *Probleme der strukturellen Semantik*. Tübingen, Narr.
- DURAND J. et LYCHE, C., 2008, « French liaison in the light of corpus data », dans B. Laks (Ed.), *Pour une phonologie de corpus*, n°18, 33-66.
- FEUSSI V., 2008, *Parles-tu français ? Ça dépend...*, Paris, L'Harmattan.
- FLYDAL L., 1951. « Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskab* XVI, 241-258.
- GADET F., 2007, *La variation sociale en français (nouvelle édition revue et argumentée)*, Paris, Ophrys.
- GADET F., 2007, *La variation sociale en français*. Paris, Ophrys.

- KNUTSEN A. M., 2007, *Variation du français à Abidjan (Côte d'Ivoire). Etude d'un continuum linguistique et social*. Thèse de doctorat. Université d'Oslo.
- LEON P., 2005, *Précis de phonostylistique. Parole et expressivité*. Paris, Armand Colin.
- ROBILLARD D., 2007a, « Linguistique, corpus, métonymie et métaphore, homogénéité et hétérogénéité, objectivité, réflexivité », dans M. Auzanneau (éd.), *La mise en œuvre des langues dans l'interaction*, Paris, L'Harmattan, 353-370.
- ROBILLARD D., 2007b, « La linguistique *autrement* : altérité, expérenciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le *Titanic* ne coule pas », *CAS* n° 1, 81-228.